

LE BIENHEUREUX

Louis-Marie Grignion de Montfort



L'ŒUVRE DES TRACTS
MONTREAL



Vient de paraître

1622-1922

Les Exercices spirituels

DE

SAINT IGNACE DE LOYOLA

ORIGINE, BUT, MÉTHODE,
HISTOIRE

PAR LE

R. P. JOSEPH-PAPIN ARCHAMBAULT, S. J.

Tout un chapitre est consacré à l'influence des *Exercices spirituels*
au Canada, en particulier aux premiers
temps de la colonie

Belle gravure de saint Ignace, hors texte

30 sous l'exemplaire, franco

S'ADRESSER A L'AUTEUR

VILLA MANRÈSE, 80, CHEMIN STE-FOY, QUÉBEC

Et chez les principaux libraires

Nihil obstat:

25a Januarii, 1923

Can. Adm. CHARTIER, *Censor librorum*

Imprimatur:

† GEORGES, *Év. de Philippopolis,*

Adm. apost.

HM
31
039
u.44
1923

LE BIENHEUREUX

Louis-Marie Grignon de Montfort

L'enfance

LE 31 janvier 1673 naissait à Montfort-sur-Meu, en Bretagne, un enfant qui devait être la bénédiction de sa famille, la gloire de son pays et le champion de l'Église dans sa lutte contre l'hérésie funeste du jansénisme. Cet enfant, fils aîné du sieur Grignon de la Bacheleraie, reçut au baptême le prénom de Louis.

Louis ne tarda pas à révéler les belles qualités en germe dans son âme. « Il n'avait pas plus de quatre ou cinq ans, dit le P. de Clorivière, que voyant sa mère en proie à la peine par suite de chagrins domestiques, il la consolait par des paroles si pleines d'onction et si au-dessus des lumières naturelles qu'il semblait que l'esprit de Dieu même les lui mit à la bouche. » N'était-ce pas mettre à nu ce fond de bonté charitable qui fera de lui le père des pauvres et le consolateur des affligés ?

Avec l'éveil de sa raison, l'enfant se tourna comme d'instinct vers Dieu. Il ne rêvait que prières et sacrifices. Déjà la passion de l'apostolat lui faisait trouver les paroles les plus convaincantes pour amener ses petits camarades à partager ses dévotions: ils récitaient le chapelet avec lui. Il eut toujours un attachement particulier pour sa sœur Louise, parce qu'elle l'écoutait volontiers et cédait avec empressement à ses pieuses exigences.

A neuf ans, Louis fut placé à l'école de Montfort où ses maîtres, au témoignage de Grandet, son premier bio-

graphe, n'eurent qu'à se féliciter de son application au travail et de sa docilité à suivre leurs leçons. Il n'y avait point à le pousser dans la bonne voie; il s'y lançait de lui-même et portait le souci de l'âme de ses condisciples jusqu'à leur faire le catéchisme.

Préparé par une enfance aussi privilégiée, avec quels sentiments d'amour ne dut-il pas faire sa première communion? Lui seul pourrait le dire. On le devine à la lecture des cantiques qu'il a consacrés à chanter le divin Prisonnier du tabernacle et où l'on sent passer quelque chose des naïfs élans qui animèrent son âme au moment du premier contact avec l'Hostie sainte. A douze ans Louis reçut la confirmation. C'est à cette occasion qu'il ajouta à son nom celui de Marie, en témoignage de son amour pour la Reine des cieux.

Montfort au collège de Rennes

Le temps était venu pour Louis-Marie de recevoir une éducation plus soignée et une instruction plus forte et plus en rapport avec la condition sociale de ses parents. Ceux-ci, qui n'avaient pas été sans remarquer les heureuses aptitudes de leur fils, le mirent au collège des Jésuites de Rennes. Cette grande institution ne comptait pas moins de deux mille élèves. Comme tous étaient externes et que hors le temps des classes ils étaient presque laissés à eux-mêmes, on pense bien que la chose n'allait pas sans de sérieux inconvénients. Tapageurs et mutins comme pouvaient l'être les vigoureux adolescents de ce temps-là, ils avaient à leur crédit maintes équipées qui n'avaient pas toutes l'insouciance pour cause. On ne vit jamais Louis-Marie mêlé aux exploits de cette turbulente jeunesse.

Admis en sixième, il eut pour régent le P. Le Camus, qui suivit ses élèves jusqu'aux humanités: c'est dire l'influence qu'il eut sur le développement du jeune Grignon qui, d'ailleurs, répondit pleinement à ses soins en tenant la tête de sa classe. Mais ce fut à la direction du P. Philippe

Descartes, « connu par la grâce qu'il avait de conduire les âmes à la plus haute piété », qu'il dut les rapides progrès qu'il fit alors dans les voies de la sainteté.

Découvrant chez son dirigé un attrait notoire pour la dévotion à la sainte Vierge, le P. P. Descartes ne manqua pas de cultiver cette disposition qui, bientôt, fut la source de faveurs extraordinaires. Était-il devant une image de Marie, l'adolescent paraissait transfiguré. Des heures entières, il se tenait immobile au pied de l'autel marial, et tellement absorbé qu'il semblait ne plus connaître personne. Marie « était sa bonne Mère » et il allait à elle avec une simplicité et un abandon parfaits. C'est à elle qu'il confiait la garde de son cœur et le soin de ses intérêts spirituels et temporels. Quand il l'avait priée, il n'hésitait plus, tant il était sûr de son assistance.

Impossible d'aimer à ce point Marie sans atteindre du même coup, une rare et solide perfection. Voici en quels termes l'abbé Blain parle de son condisciple: « M. Grignon, dans une classe de quatre cents étudiants, paraissait un modèle de vertu. Dès lors il se livrait aux exercices de l'oraison et de la pénitence, et ne pouvait goûter que Dieu. Tous ces plaisirs, où la jeunesse trouve tant de charmes, étaient insipides pour lui. Il n'en avait pas même l'idée, car toute son enfance s'était passée dans une innocence admirable et dans le plus grand éloignement du mal... A peine eut-il connu la perfection qu'il en conçut le désir le plus ardent... Ce que la vertu a de plus héroïque semblait en lui, comme naturel, tant la grâce était éminente... Il veillait tellement sur tous ses sens qu'on ne voyait en lui ni gestes, ni regards, ni paroles, ni manières, rien, en un mot, qui fut inconsideré. »

Une telle adolescence eût peut-être manqué du prenant qui gagne à la vertu, si une charité secourable à toutes les misères ne lui eût donné le plus aimable rayonnement. C'est sous l'inspiration de M. Bellier, — un digne prêtre qui

réunissait chez lui quelques écoliers, leur infusait l'amour des pauvres et les envoyait deux à deux, à l'hôpital ou à l'hospice, faire de pieuses lectures aux malades et aux infirmes et leur rendre toutes sortes de bons offices — que Louis-Marie se forma à l'exercice de cette vertu qu'il pratiqua jusqu'à l'héroïsme. Entre beaucoup de faits édifiants, tous les biographes du Bienheureux se sont plu à relever le suivant où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer ou de sa charmante naïveté ou de sa chrétienne audace.

Parmi les élèves qui fréquentaient le collège de Rennes, il s'en trouvait un à qui sa mise sordide attirait toutes sortes de railleries. Le pauvre malheureux n'osait plus se montrer. Louis-Marie, touché de compassion, se fait mendiant et implore ses camarades pour lui faire confectionner un habit. La somme ramassée était loin du compte. Se rendant donc chez le marchand avec le condisciple en question, Montfort lui tint ce langage tout évangélique: « Voici mon frère et le vôtre. J'ai quêté ce que j'ai pu pour le vêtir. Si cela n'est pas suffisant, c'est à vous d'ajouter le reste! » Interloqué tout d'abord par une semblable mise en demeure, le marchand finit pas se laisser gagner et le pauvre écolier put désormais paraître devant ses camarades sans être en butte à leurs sarcasmes.

On raconte aussi qu'un jour sa mère fut agréablement surprise, lorsque, au cours d'une visite à l'hospice, elle entendit une pauvre femme faire l'éloge de Louis-Marie, disant qu'elle lui devait d'avoir été admise dans cette maison.

L'amour du saint jeune homme pour la pureté n'était pas moins véhément que sa piété et sa charité. L'on n'en saurait éprouver de surprise lorsque l'on connaît sa dévotion à la sainte Vierge. Il fuyait avec un soin extrême tout ce qui aurait pu ternir son innocence. Toujours digne et modeste, plein de réserve dans ses regards, il veillait à n'accorder aucune satisfaction à ses sens. Ne le vit-on pas un jour, au risque de subir les effets du courroux paternel, jeter au feu un livre illustré de gravures licencieuses? Une

autre fois, ayant été invité par un ami, un jeune homme déguisé entra dans la salle où l'on festoyait. Louis-Marie ne l'a pas plus tôt aperçu qu'il se lève et prend la porte, tant il avait horreur de ces plaisirs où trop souvent sombre la vertu.

L'âge arrivait pour Montfort d'orienter sa vie définitivement. Afin de s'assurer de la volonté de Dieu qui seule lui importait, il redoubla de ferveur en passant de rhétorique en philosophie et un jour s'étant adressé à sa « bonne Mère », la Reine du ciel, dans une ardente prière, une voix lui dit au fond du cœur : « Tu seras prêtre. » Il sera donc prêtre.

Le séminaire

La décision du jeune homme contrariait fort son père qui s'était plu à faire de beaux projets d'avenir pour son fils aîné; mais l'humble persévérance et les prières de Louis-Marie eurent raison de toutes les oppositions.

Une demoiselle de Montigny, amie de la famille, lui ayant parlé du Séminaire de Saint-Sulpice à Paris et ayant offert de se charger des frais de pension, il fut arrêté que Louis-Marie irait y faire ses études théologiques et s'y préparer au sacerdoce.

Décidé à s'en remettre uniquement pour le reste de sa vie à la garde de la Providence, Monfort, — tel est le nom qu'il se donnera désormais — ne voulut ni monture, ni pécule pour voyager. S'il accepta un habit neuf et un peu d'argent, ce fut pour ne pas trop déplaire à ses parents qui se seraient crus déshonorés de laisser partir leur fils dénué de toute ressource; mais il était bien déterminé à se défaire de l'un et de l'autre au plus tôt et à ne poursuivre sa route qu'à la façon des plus pauvres, mendiant le vivre et le couvert. toujours heureux que ceux-ci fussent le plus misérables possible. En effet, après avoir quitté son oncle qui avait tenu à l'accompagner jusqu'aux portes de la ville de Rennes, Montfort s'empessa de troquer son habit contre

les haillons du premier loqueteux qu'il rencontra et de distribuer son argent à d'autres. Et le voilà sur le chemin de la capitale, allègre et content, comme s'il venait d'hériter d'un trésor. Le trajet fut pénible par suite d'averses continuelles et des humiliations qu'il eut à subir. Mais loin de se plaindre il estimait que Dieu avait encore pour lui trop de prévenances.

A Paris, la pension qu'on lui avait promise ne lui fut pas versée et au lieu de prendre rang, comme il s'y attendait, parmi les étudiants de Saint-Sulpice, il dut se contenter de l'hospitalité de M. de la Barmondière qui tenait un séminaire de clercs pauvres. La vie était loin d'y être douce: il fallait travailler beaucoup et l'on y faisait maigre chère; même les clercs devaient passer à la cuisine à tour de rôle, on y avait le plaisir de s'empoisonner mutuellement, selon l'expression pittoresque d'un biographe.

Il était d'usage dans cette maison que les jeunes clercs acceptassent d'aller veiller les morts du quartier, moyennant une modique rétribution qui leur aidait à vivre. Montfort, réduit à l'état de la plus stricte indigence, eut plus souvent qu'à son tour à remplir ce charitable mais répugnant office. Les veilles qu'il passa ainsi auprès des cadavres de ceux qui avaient vécu dans les délices du monde, lui firent d'un grand profit. Car ces tête-à-tête silencieux étaient pour lui des méditations et lui fournissaient de sérieuses réflexions sur le néant des biens et des jouissances d'ici-bas. Il en reçut une impression profonde qu'il fit passer dans plusieurs de ses cantiques de mission: impossible de les lire sans se sentir profondément remué, tant ils sont lugubres et vrais.

Un pareil régime ne pouvait durer. Montfort en tomba malade et en faillit mourir. Mais Dieu qui le réservait pour de plus grands travaux le rendit miraculeusement à la santé. Bientôt après, M. de la Barmondière mourait et la communauté dut se dissoudre. Montfort fut recueilli à Saint-Sulpice où sa réputation de sainteté l'avait précédé. Ce

fut une telle joie dans la maison que l'on y récita un *Te Deum* en action de grâces.

C'est là que le 5 juin 1700 il fut ordonné prêtre après une préparation sérieuse, tant au point de vue des études théologiques où il excella qu'au point de vue de la vie intérieure. Après trois jours d'une fervente retraite, il dit sa première messe dans l'église Saint-Sulpice à l'autel de la sainte Vierge et l'on ne s'étonnera pas de la parole de M. Blain qui fut témoin de ce grand acte: « J'assistai à cette cérémonie, dit-il, j'y vis un homme comme un ange à l'autel. »

Le missionnaire

Nantes et l'hôpital de Poitiers eurent les prémices de son sacerdoce. Mais le Bienheureux voulait l'avis du Souverain Pontife sur le genre d'apostolat qui lui convenait et qui contribuerait le plus au bien de l'Église. Laissant donc à Poitiers le frère Mathurin qu'il s'était déjà adjoint, Montfort partit pour la Ville Éternelle. Il résolut de faire le voyage à pied, le bâton d'une main et une statuette de la Vierge de l'autre, demandant l'aumône aux passants.

Le voilà donc sur les routes poudreuses de la France méridionale, haletant, les pieds ensanglantés par les cailloux et les ronces. On le rejette de partout comme un mendiant importun; les curés eux-mêmes le prennent pour un vagabond et lui ferment leur porte, si bien qu'il fut souvent réduit à passer la nuit sous le porche des églises. Dans les pauvres villages italiens il ne trouva pas meilleur accueil.

L'apôtre de la Vierge Marie s'arrêta quinze jours à Lorette. Ce séjour lui fut comme un baume et un rafraîchissement. Impressionné de son recueillement devant la Santa Casa et pris de pitié de son dénuement, un habitant de la ville lui offrit le vivre et le couvert. Montfort n'accepta que le gîte pour la nuit; tant il tenait à ne perdre aucun des précieux instants qu'il pouvait passer en la compagnie de Jésus et de sa sainte Mère.

Après ses fervents hommages au Verbe incarné, le Bienheureux reprit sa marche. Quand il aperçut le dôme de Saint-Pierre, il voulut faire pieds nus les deux lieues qui le séparaient de Rome. A peine remis de ses fatigues, il fit des démarches pour obtenir une audience du Pape. Le 6 juin, il est aux pieds de Clément XI et lui déclare qu'il se sent attiré vers les missions lointaines. Mais le Pape fut d'un autre avis: « Vous avez, mon fils, lui dit-il, un assez vaste champ en France pour exercer votre zèle; n'allez point ailleurs, et travaillez toujours avec une parfaite soumission aux évêques dans les diocèses desquels vous serez appelé. Dieu, par ce moyen, donnera bénédiction à vos travaux. » Le Souverain Pontife lui recommanda particulièrement de bien enseigner la doctrine chrétienne au peuple et aux enfants et, comme gage de sa confiance en sa méthode d'évangélisation, il lui conféra le titre et les pouvoirs de missionnaire apostolique. Montfort quitta Rome l'âme en paix et animé d'une nouvelle énergie.

Avant de se tourner vers la Vendée, destinée à devenir sa terre de prédilection, ne se doit-il pas d'abord à ceux qui l'ont vu naître? Prêtre breton, comment la Bretagne ne l'attirerait-elle pas? Il y court, passant de Rennes à Saint-Malo, de Saint-Malo à Saint-Brieuc, de Saint-Brieuc à Nantes, évangélisant une paroisse après l'autre, multipliant les retraites et les missions, restaurant les sanctuaires, établissant des confréries et laissant derrière lui, dans les croix qu'il plante et dans les calvaires qu'il érige, autant de trophées de ses victoires sur l'enfer et sur l'esprit du monde.

Puis ce fut le tour de la Vendée. C'est l'honneur des évêques de La Rochelle et de Luçon d'avoir compris le don que Dieu venait de faire aux populations de leurs diocèses. Le missionnaire n'a plus que cinq années pour achever sa carrière. Mais que d'œuvres en si peu de temps! Il se multiplie en quelque sorte, allant sans répit de La Rochelle où les calvinistes s'ébranlent à son appel, de l'Ile-Dieu où

les populations l'accueillent avec un pieux enthousiasme, jusqu'aux paroisses de la Séguinière et de Roussay, devenues, grâce à lui, des modèles de piété. Partout son succès est le même; les peuples le suivent en quelque lieu qu'il porte ses pas; lorsqu'il prêche la pénitence, les sanglots de son auditoire couvrent sa voix; ce n'est pas seulement du haut des chaires qu'il subjugué les âmes: rues, places publiques, ponts de bateaux, assemblées mondaines, tout endroit lui était bon pour faire entendre la parole de Dieu. Depuis les jours de saint Antoine de Padoue et de saint Vincent Ferrier, le monde n'avait pas assisté à pareils triomphes d'apostolat.

Comment expliquer un tel ascendant sur les âmes? Sans doute, Grignon de Montfort était merveilleusement doué pour la parole comme pour l'action. Théologien, orateur, poète, artiste, il l'était au plus haut point; mais rien de tout cela ne suffit à expliquer comment il était devenu entre les mains de Dieu un instrument capable d'opérer les merveilles qui marquaient son passage. Pour saisir le secret d'une telle puissance, il faut voir l'homme de Dieu dans l'ermitage de Saint-Lazare ou dans la solitude de Mervent. C'est là que, ceint d'un cilice et d'une chaîne de fer à rudes piquants, il prélude à l'apostolat, brisant la nature à coups de jeûnes et de discipline, pour ne laisser place en lui qu'au divin. Ainsi se forment les saints; ainsi se préparent les grands apôtres.

Le missionnaire qui, pour sauver des âmes, s'élançait jusqu'aux confins du monde, oublie la fatigue, brave le péril et affronte la mort; cet homme à qui l'amour de Dieu donne des ailes, qu'il soulève de terre et pousse à travers le monde, tout brûlant d'ardeur pour la vérité; cet homme qui, cent fois rebuté, revient toujours à la charge, presse, sollicite, adjure; cet homme qui, depuis dix-neuf siècles, passe et repasse sous les yeux des peuples et qui, dans sa course que rien n'arrête, a traversé les climats, franchi toutes les mers, est apparu à toutes les latitudes, portant la parole

sur ses lèvres et la doctrine dans son cœur; cet homme-là ne se trouve que dans le christianisme; c'est une création de l'Évangile, un être surhumain et une des preuves les plus éclatantes de la divinité d'une religion qui a su et sait encore produire de tels hommes.

Montfort a été un de ces géants de l'apostolat. Et en quoi a consisté son œuvre? Lorsque, il y a cinquante ans, les Pères du Concile de Poitiers voulaient la définir, ils disaient: « C'est au vénérable Louis-Marie Grignion de Montfort que l'on doit, dans nos contrées de l'Ouest, d'avoir conservé la foi vive, l'amour de la croix et la dévotion à la sainte Vierge. »

Une foi vive! Ah! c'est qu'elle avait passé de l'âme du saint missionnaire, comme un foyer brûlant, dans l'âme du peuple attaché à ses pas, par l'instruction, par l'exemple, par la prière, par toutes les pieuses industries que lui suggérait son zèle, depuis les contrats d'alliance avec Dieu, jusqu'aux rénovations des promesses du baptême. Arrière les sécheresses du jansénisme, ses duretés pour les pécheurs, ses défiances envers la miséricorde divine! Ce que demande le bienheureux de Montfort, ce sont des cœurs qui s'ouvrent à l'amour de Dieu, des âmes qui viennent se renouveler aux sources de la grâce, pour y puiser cette piété généreuse, tendre et forte, qui est la marque du véritable esprit chrétien. Montfort n'épargne rien pour imprimer les vérités de la foi dans la mémoire de ses Bretons et de ses Vendéens, pour en faire des hommes simples à l'âme forte et vaillante, joyeusement héroïque, chantant et bénissant Dieu dans le travail, dans la souffrance, toujours et partout. Après avoir prêché, il compose pour eux ces immortels cantiques où tout, dogme, morale, fins dernières, vertus chrétiennes, devoirs d'état, pratiques de piété, prend du charme, sous les formes les plus familières et les moins apprêtées. Il chante la nature où tout parle de Dieu; il chante les victoires de la grâce; il chante les abaissements de la crèche, les amabilités du Sacré Cœur, les douceurs de l'Eucharistie;

il chante ses joies, ses peines, ses humiliations, toujours vif et entraînant, parfois éloquent jusqu'au sublime, mais jamais mieux inspiré que dans les strophes où il célèbre la croix et les gloires de Marie.

La croix! l'amour de la croix! Voilà le premier et le dernier mot du grand apôtre de la Vendée. C'est de la croix qu'il fait dériver et c'est à la Croix qu'il ramène tout son enseignement. Tout n'est-il pas là, en effet, sur ce bois élevé entre le ciel et la terre: la divinité et l'humanité? C'est le signe dans lequel se résume l'Évangile et que Montfort donnait aux multitudes comme l'abrégé concret de ses prédications. De là ces plantations de croix, ces érections de calvaires, tantôt humbles, tantôt grandioses, par où se terminaient toutes ses missions. Vive Jésus! vive sa croix! c'était son chant de gloire, son hosanna! « On nous empêche de planter une croix: eh! bien, s'écriait-il dans son saint enthousiasme, plantons-la dans nos cœurs, elle y sera mieux placée que partout ailleurs! »

Mais la croix, avec ses souffrances et ses humiliations, n'a-t-elle pas de quoi effrayer la nature humaine si rebelle au sacrifice? Pour conduire les âmes au pied de la croix, ne faut-il pas comme attrait une dévotion plus douce, plus aimable, plus propre à charmer les cœurs en leur inspirant la confiance dans les divines miséricordes? La céleste figure de Marie, merveille de grâce, de pureté, de clémence et de tendresse, va planer sur tout l'apostolat du Bienheureux pour le baigner de lumière et l'envelopper de compatissante bonté.

Vos grandeurs et vos bienfaits, ô Marie, seront le thème préféré de ses discours tout enflammés d'ardeur pour votre gloire. C'est le rosaire à la main que votre serviteur ira de paroisse en paroisse gagner des esclaves à Jésus. Il pourra dire de cette arme invincible « que jamais pécheur ne lui a résisté, une fois qu'il lui a mis la main au collet avec son rosaire ». Salut à vous, Marie! tel est le cri de son âme dans

ses instructions, dans ses cantiques, dans ses écrits. Son traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge peut être rangé parmi les ouvrages les plus remarquables qui ont parlé de la sainte Vierge depuis saint Bernard.

Sa mort. — Sa survivance

Le Bienheureux mourut le 28 avril 1716, à quarante-trois ans, au cours d'une mission qu'il donnait à Saint-Laurent-sur-Sèvre, village alors du diocèse de La Rochelle, aujourd'hui de celui de Luçon. Ce fut un deuil général: d'abord pour l'évêque qui l'avait toujours honoré de sa protection, puis pour le peuple au bien duquel il s'était sacrifié sans compter. Pendant les quelques jours de sa maladie tout le monde fut admis à circuler autour de son misérable grabat. On pleurait, mais lui, chantait son bonheur. Réconfortant spectacle que celui de la mort d'un saint! Sa dernière parole fut: « *Deo gratias et Mariae!* Rendons grâces à Dieu et à Marie! »

Comme un soldat frappé sur le champ de bataille, Montfort tombait en plein combat, le crucifix à la main, brisé par les fatigues de son épuisant apostolat.

Son apostolat! on le reconnaît à ses trois effets: la conversion des pécheurs, le soin des malades pauvres et l'éducation des enfants. Pour le perpétuer, le Bienheureux a fondé trois grands instituts, réunis autour de sa tombe, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, comme une triple couronne de gloire et d'immortalité: les Missionnaires de la Compagnie de Marie qui vont réveiller la foi dans les villes et les campagnes; les Sœurs de la Sagesse qui se dévouent à l'instruction des jeunes filles et au soulagement de toutes les misères humaines; les Frères de Saint-Gabriel (autrefois dits du Saint-Esprit), qui se consacrent à l'éducation chrétienne des garçons dans les écoles, les collèges, les orphelinats, les institutions de sourds-muets et d'aveugles.

Montfort, qui avait vivement désiré venir en Canada, y est représenté depuis une quarantaine d'années par ses

trois familles religieuses; elles y poursuivent, toujours animées de son esprit, l'œuvre de leur saint fondateur.

Toute la vie du serviteur de Dieu se trouve admirablement résumée dans l'építaphe que son ami, M. Blain, fit graver sur son tombeau et dont voici la traduction:

Passant, que vois-tu ?
Un flambeau éteint!
Un homme consumé par le feu de la charité
Qui se fit tout à tous,
Louis-Marie Grignon de Montfort.
Si tu demandes quelle fut sa vie, aucune ne fut plus pure;
Sa pénitence, aucune ne fut plus austère;
Son zèle, aucun ne fut plus ardent;
Sa dévotion à Marie,
Personne ne ressembla mieux à saint Bernard.
Prêtre de Jésus-Christ, il retraça dans sa vie l'image de
Jésus-Christ.
Partout il prêcha par sa parole;
Infatigable, il ne se reposa que dans la tombe.
Il fut le père des pauvres,
Le protecteur des orphelins,
Le réconciliateur des pécheurs.
Sa mort glorieuse fut semblable à sa vie:
Il est mort comme il avait vécu;
Mûr pour Dieu, il s'envola au ciel.
Sa mort arriva le 28e jour du mois d'avril,
L'an de Notre-Seigneur 1716,
De son âge la 43e.

A cette voix, écho du sentiment général des populations que Montfort avait évangélisées, s'est jointe depuis celle de l'Église, lorsque le 22 janvier 1888, sur les instances de l'évêque de Luçon, elle le proclamait Bienheureux. Désormais, la mémoire de Montfort est assurée de ne pas périr; elle rayonnera sur le monde, comme de son vivant, sa sainteté rayonna sur l'Ouest de la France.

Nous ne saurions mieux clore cette modeste biographie qu'en reproduisant la consécration composée par le Bienheureux, à l'intention de ceux qui veulent s'engager dans le saint esclavage de la Reine du ciel.

CONSÉCRATION

de soi-même à Jésus-Christ, la Sagesse Incarnée,
par les mains de Marie

« O Sagesse éternelle et incarnée! O très aimable et adorable Jésus, vrai Dieu et vrai homme, Fils unique du Père éternel, et de Marie, toujours vierge, je vous adore profondément dans le sein et les splendeurs de votre Père, pendant l'éternité, et dans le sein virginal de Marie, votre très digne Mère, dans le temps de votre incarnation.

« Je vous rends grâce de ce que vous vous êtes anéanti vous-même, en prenant la forme d'un esclave, pour me tirer du cruel esclavage du démon. Je vous loue et glorifie de ce que vous avez bien voulu vous soumettre à Marie, votre sainte Mère, en toutes choses, afin de me rendre par elle votre fidèle esclave. Mais, hélas! ingrat et infidèle que je suis, je ne vous ai pas gardé les promesses que je vous ai si solennellement faites à mon baptême. Je n'ai point rempli mes obligations; je ne mérite pas d'être appelé votre enfant ni votre esclave, et comme il n'y a rien en moi qui ne mérite vos rebuts et votre colère, je n'ose plus par moi-même approcher de votre très sainte et auguste Majesté. C'est pourquoi j'ai recours à l'intercession de votre très sainte Mère, que vous m'avez donnée pour médiatrice auprès de vous; et c'est par ce moyen que j'espère obtenir de vous la contrition et le pardon de mes péchés, l'acquisition et la conservation de la Sagesse.

« Je vous salue donc, ô Marie immaculée, tabernacle vivant de la divinité, où la Sagesse éternelle cachée veut

être adorée des anges et des hommes. Je vous salue, ô Reine du ciel et de la terre, à l'empire de qui est soumis tout ce qui est au-dessous de Dieu. Je vous salue, ô Refuge assuré des pécheurs, dont la miséricorde ne manque à personne; exaucez les désirs que j'ai de la divine Sagesse, et recevez pour cela les vœux et les offres que ma bassesse vous présente.

« Moi, N..., pécheur infidèle, je renouvelle et ratifie aujourd'hui entre vos mains les vœux de mon baptême. Je renonce pour jamais à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je me donne tout entier à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie. Et afin que je lui sois plus fidèle que je n'ai été jusqu'ici, je vous choisis aujourd'hui, ô Marie, en présence de toute la Cour céleste, pour ma Mère et Maîtresse. Je vous livre et consacre, en qualité d'esclave, mon corps et mon âme, mes biens intérieurs et extérieurs, et la valeur même de mes bonnes actions passées, présentes et futures, vous laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient, sans exception, selon votre bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et dans l'éternité. Recevez, ô Vierge bénigne, cette petite offrande de mon esclavage, en l'honneur et union de la soumission que la Sagesse éternelle a bien voulu avoir à votre maternité; en hommage de la puissance que vous avez tous deux sur ce petit vermisseau et ce misérable pécheur; en action de grâces des privilèges dont la sainte Trinité vous a favorisée. Je proteste que je veux désormais, comme votre véritable esclave, chercher votre honneur et vous obéir en toutes choses. O Mère admirable, présentez-moi à votre cher Fils, en qualité d'esclave éternel, afin que, m'ayant racheté par vous, il me reçoive par vous. O Mère de miséricorde, faites-moi la grâce d'obtenir la vraie sagesse de Dieu, et de me mettre pour cela au nombre de ceux que vous aimez, que vous enseignez, que vous conduisez, que

vous nourrissez et protégez comme vos enfants et vos esclaves. O Vierge fidèle, rendez-moi en toutes choses un si parfait disciple, imitateur et esclave de la Sagesse incarnée, Jésus-Christ, votre Fils, que j'arrive, par votre intercession, à votre exemple, à la plénitude de son âge sur la terre, et de sa gloire dans les cieux. Ainsi soit-il. »

L'École Sociale Populaire

Publie chaque mois une brochure sur les
questions sociales

Exposé doctrinal — Monographies d'œuvres —
Initiatives nouvelles

DERNIÈRES BROCHURES PARUES :

L'Action sociale: Antonio PERRAULT. — *Vers le peuple*: Guy VANIER. — *La Grève et l'enseignement catholique*: R. P. VILLENEUVE, O. M. I. — *Programme d'action sociale*: Édouard MONTPETIT. — *Les parents, l'Église et l'État dans leurs rapports avec l'école*: Abbé SABOURIN — *L'Organisation professionnelle*: Mgr PAQUET. — *Syndicats patronaux*: Abbé Émile CLOUTIER. *L'Aspect économique du problème industriel*: J.-Edmond CLOUTIER. — *Le Salaire*: Abbé Edmour HÉBERT. — *Nos Pêcheries*: Fabien BUGEAUD. — *La question des chemins de fer*. — *Les caisses Desjardins, œuvre sociale*: Wilfrid GUÉRIN. — *L'Aube d'une Ère ouvrière nouvelle*: Alfred CHARPENTIER. — *L'Organisation ouvrière catholique au Canada*: É. S. P. — *Réformes scolaires*: E. S. P. — *Le travail du dimanche*: Mgr LAPOINTE. *La Gaspésie*: J. W.

Chaque brochure est accompagnée
d'une chronique des faits sociaux
au Canada et à l'étranger.

L'abonnement n'est que de \$1.50 par année. On s'abonne en tout temps. On peut demander les numéros déjà parus (15 sous l'exemplaire). S'adresser à

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
1300, rue Bordeaux
Montréal

BROCHURES A 10 SOUS

La collection la plus populaire, la plus instructive, la plus variée qui ait encore paru au Canada

- | | |
|---|------------------------------|
| *1. <i>L'Instruction obligatoire</i> | Sir Lomer GOUIN |
| 2. <i>L'École obligatoire</i> | MM. TELLIER et LANGLOIS |
| 3. <i>Le Premier Patron du Canada</i> | Mgr PAQUET |
| 4. <i>Le bon Journal</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| *5. <i>La Fête du Sacré-Cœur</i> | R. P. MARION, O. P. |
| *6. <i>Les Retraites fermées au Canada</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| *7. <i>Le docteur Painchaud</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| *8. <i>L'Église et l'Organisation ouvrière</i> | C.-J. MAGNAN |
| *9. <i>Police! Police! A l'école, les enfants!</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 10. <i>Le mouvement ouvrier au Canada</i> | B. P. |
| 11. <i>L'École canadienne-française</i> | Omer HÉROUX |
| 12. <i>Les Familles au Sacré Cœur</i> | R. P. DUGRÉ, S. J. |
| 13. <i>Le Cinéma corrompueur</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 14. <i>La première Semaine sociale du Canada</i> .. | Euclide LEFEBVRE |
| 15. <i>Sainte Jeanne d'Arc</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 16. <i>Appel aux ouvriers</i> | R. P. CHOSSEGROS, S. J. |
| 17. <i>Notre-Dame de Liesse</i> | Georges HOGUE |
| 18. <i>Les conditions religieuses de la société canadienne</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| 19. <i>Sainte Marguerite-Marie</i> | Le cardinal BÉGIN |
| 20. <i>La Y. M. C. A.</i> | Une RELIGIEUSE |
| 21. <i>La Propagation de la Foi</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| 22. <i>L'Aide aux œuvres catholiques</i> | BENOIT XV |
| *23. <i>La Vénérable Marguerite Bourgeoys</i> | R. P. DUGRÉ, S. J. |
| 24. <i>La Formation des Élites</i> | R. P. JOYAL, O. M. I. |
| 25. <i>L'Ordre séraphique</i> | Général DE CASTELNAU |
| 26. <i>La Société de Saint-Vincent de Paul</i> | P. MARIE-RAYMOND, O.F.M |
| 27. <i>Jeanne Mance</i> | XXX |
| 28. <i>S. Jean Berchmans</i> | Une RELIGIEUSE |
| 29. <i>La Vénérable Mère d'Youville</i> | R. P. Antoine DRAGON, S. J. |
| 30. <i>Le Maréchal Foch</i> | Abbé Émile DUBOIS |
| 31. <i>L'Instruction obligatoire</i> | XXX |
| 32. <i>La Compagnie de Jésus</i> | R. P. BARBARA, S. J. |
| 33. <i>Le Choix d'un état de vie</i> | R. P. Adélarde DUGRÉ, S. J. |
| pour jeunes gens | R. P. D'ORSONNENS, S. J. |
| 33a <i>Le Choix d'un état de vie</i> | |
| pour jeunes filles | R. P. D'ORSONNENS, S. J. |
| 34. <i>Les Congrès eucharistiques internationaux</i> .. | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 35. <i>Mère Marie-Rose</i> | Une RELIGIEUSE |
| 36. <i>Mère Marie du Sacré-Cœur</i> | Une RELIGIEUSE |
| 37. <i>Le Journal d'un Retraitant</i> | C. de BEUGNY |
| 38. <i>Contre le blasphème, tous!</i> | R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J. |
| 39. <i>Vers les terres d'infidélité</i> | Abbé Clovis RONDEAU |
| 40. <i>Société de Marie-Réparatrice</i> | R. P. DELAPORTE, S. J. |
| 41. <i>Les Oblats dans l'Extrême-Nord</i> | R. P. Adélarde DUGRÉ, S. J. |
| 42. <i>Saint Gérard Majella</i> | Abbé P.-E. GAUTHIER |
| 43. <i>Autour du Séminaire canadien des Missions étrangères</i> | Abbé C. RONDEAU |
| 44. <i>Le bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort</i> | F. ANANIE, F. S. G. |

*Les brochures Nos 1, 5, 6, 7, 8, 9 et 23 sont épuisées.

Prix: 10 sous l'unité franco; \$6.00 le cent; \$50.00 le mille port en plus. Condition d'abonnement: \$1.00 pour douze numéros consécutifs.

BUREAU DE L'ŒUVRE DES TRACTS
L'Action paroissiale, 1300, rue Bordeaux, Montréal
Tél. ★St-Louis 7327